IMT Nuremberg Archives

H – 4635

International Court of Justice

H4635 – 0002

Extrait d'un

Rapport sur la Rafle du 25 Novembre 1943 à l'Université de Strasbourg repliée à Clermont-Ferrand.

Nous sommes le 25 Novembre 1943, un jeudi. Jamais l'Université n'est aussi pleine que ce jour-là, car, profitant du congé du jeudi, les étudiants du dehors, répétiteurs, maîtres d'internat, professeur de collège, viennent alors de toutes parts grossir les rangs des étudiants sédentaires.

Le cours de dix heures touche à sa fin. Comme je sors de la salle, un étudiant, posté à une fenêtre du couloir, me fait signe d'approcher et me montre dans la cour intérieure, devant la porte de l'Institut de Physique donnant sur la cour, un soldat de la Wehrmacht, casqué, botté, la mitraillette au poing, montant la garde. "Tâchons de nous défiler". Trop tard. Au même instant des clameurs sauvages s'élèvent de toutes parts. Les corridors, les escaliers se remplissent du bruit des lourdes bottes, du cliquetis des armes, de vociférations féroces, d'une galopade effrénée. Un soldat passe en trombe dans le couloir. "Tout le monde dans la cour. Dites-le aux autres." Inutile de le dire. On a compris.

Dans le grand hall d'autres cris nous accueillent. "Haut les mains." De tous côtés ils arrivent, professeurs et employés, étudiants et étudiantes, les mains hautes, encadrés de soldats et de policiers, s'engouffrant sous escorte militaire dans l'étroit escalier descendant dans la cour. J'y trouve déjà une société nombreuse. Professeurs de Clermont et de Strasbourg, le vice-recteur Danjon, la plupart des doyens. Et le flot grossit sans cesse. Voici les secrétariats des deux Universités, avec leur personnel, le caisse ; puis ce sont ceux

.....

A100412

A 100413
INTERNATIONAL ... TRIBUNAL
NUBA ... ENTRY
RF
BANDAR
FROM 7/2/15
1/21/16

H4635 - 0003

H4635 - 0004

qu'on a pris à la Bibliothèque. Les collègues sont nombreux, surtout des Lettres, des Sciences et du Droit, et la foule des étudiants, hommes et femmes, tous les mains hautes. Malheur à celui qui les laisserait tomber. Quelques coups de poing en pleine figure - je l'ai vu de mes propres yeux - ont vite fait de le rappeler à l'ordre. Car les policiers parcourent les rangs, en criant, en hurlant, le révolver au poing, pendant que les fenêtres se garnissent de soldats, l'arme à la main - ou l'appareil photographique pour fixer la vue pittoresque de cette foule parquée dans l'enclos étroit.

Il n'est pas interdit de parler, et déjà des bruits circulent, se précisent. Un des nôtres, Paul Collomp, aurait été froidement assassiné d'un coup de feu en pleine poitrine. Un témoin occulaire confirme le fait. Il n'est hélas que trop vrai. Sommé de sortir du Secrétariat où il se trouvait, Collomp obéissait sans doute trop lentement au gré du policier, car celui-ci lui applique un violent coup dans le dos. Instinctivement notre collègue se retourne, et l'autre alors lui décharge son arme en pleine poitrine. La mort fut rapide mais le corps traîna là-bas, seul, jusqu'au soir. Une autre rumeur nous parvient on ne sait pas comment. Un collègue de la Théologie Protestante, M. Eppel, aurait été abattu, lui aussi, dans sa propre maison où on était allé le chercher. Il reçut en effet, comme on le sut plus tard, plusieurs balles dans le ventre, mais il se rétablit par mirable et résista même aux horreurs du camp de Buchenwald.

Après une heure d'attente on procède à un premier triage. On va séparer les "bons" des "mauvais". Un à un nous remontons l'escalier qui mène au grand hall et présentons nos cartes d'identité à la

A100414

vérification. Aux côtés du Chef de la Gestapo se tient un de nos anciens étudiants, le fameux Matthieu, "celui qui fit la trahison" comme Ganelon. Pendant deux ans il a suivi nos cours, fréquenté nos étudiants, leur procurant au besoin de faux papiers, et maintenant c'est lui qui décidera de notre sort. Les "bons", surtout ceux de Clermont et quelques rarres Strasbourgeois, il les envoie à gauche ; ils seront libérés quelques heures plus tard. Les "mauvais", la plupart de Strasbourg, passent à droite. J'ai devant moi M. Albert Rivaux, rattaché à Clermont. Quand le policier allemand lit son nom il s'exclame : "Ha, Rivaux, festnehmen " ("à arrêter"). Il l'envoie à droite. C'est mon tour. "Clermont ou Strasbourg ?" - "Strasbourg". - "A droite". Je suis fixé. Et bientôt nous nous retrouvons presque tous, les Strasbourgeois, doyens, professeurs, étudiants et fonctionnaires.

Enfin des camions soigneusement clos sont amenés. On nous y fait monter, encadrés de soldats, et en route pour la prison militaire du du 92°. Là, de nouvelles vociférations nous accueillent. On nous masse dans la cour, sous un pâle soleil de novembre avec une petite bise aigre qui vous transperce. Nous sommes là, par rangs de quatre, et malheur à celui qui oserait sortir du rang. Un garde-chiourme qui rôde autour de nous le couvre aussitôt d'injures. Derrière nous, dans la prison, nous devinons derrière les barreaux certains collègues qui cherchent à nous voir. De nombreux camions déversent leur contenu. L'Université d'abord ; puis voici le Secrétariat du Rectorat, et voici les dames de la Bibliothèque. Après cinq longues heures d'attente, l'épuration paraît enfin achevée. Les derniers camions amènent leurs derniers occupants. Nous entrons dans une phase

A 100415

H4635 - 0005

H4635 - 0006

nouvelle.

En formation militaire on nous conduit à la caserne du 92° où tout est prêt pour nous recevoir. Dans un vaste réfectoire assez propre, quelques tables et quelques bancs, et tout autour de la paille fraîche, il faut l'avouer. On nous attendait. Nous sommes là plus d'une centaine, beaucoup de collègues et passablement d'étudiants D'autres sont parqués ailleurs. Les dames sont à part. On nous sert le "dîner" : un morceau de pain qui servira aussi pour le lendemain, un tout petit bout de fromage, et assez copieusement un breuvage noir légèrement sacchariné, baptisé café.

Tout à coup le bruit circule : on va encore procéder dans la même nuit à un nouvel examen d'identité. En effet, vers les deux heures on nous mène par groupes de dix à la cantine où on vérifie de nouveau nos papiers. C'est encore le sinistre Matthieu, assisté d'une jeune et redoutable allemande, la "Panthère", comme on l'appelle à cause de son manteau de fourrure, qui décide de notre sort. L'examen n'est pas trop mauvais. Dans notre salle,la plupart sont libérés la nuit même. "Allons, on va renvoyer les vieux messieurs chez eux", déclare jovialement le chef Blumenkamp. Pourtant il y en a aussi qui restent : presque tous les physiciens, MM. Héring, Kirrmann, Sadron, Yvon, le docteur Kayser. Moi-même on m'envoie rejoindre le doyen Forster, retenus l'un et l'autre, on ne sait pourquoi. La plupart des autres s'en vont, Albert Rivaux en tête. Le matin on nous compte ; nous ne sommes plus qu'une trentaine, mais il y a encore les autres salles dont nousne savons rien.

La journée passe assez vite en doctes entretiens . Assis sur un banc, couchés dans la paille, ou se promenant en péripatéticiens, on discute médecine, physique, comme dans la prison de Socrate.

A 100416

H4635 - 0007

On semble nous avoir oubliés. Pourtant nous apprenons que dans l'après-midi, la salle voisine surtout des jeunes, a été libérée entièrement. Y aurait-il encore quelque espoir ? En effet, vers quatre heures on nous fait aligner dans la cour. Encore une fois le trio Blumenkamp, Matthieu et la Panthère nous passe en revue. On nous répartit par groupes. Le nôtre, tout petit, composé du doyen Forster, de deux appariteurs et de moi-même, les plus vieux, forme un petit groupe à part. Nous sommes les seuls, hélas, et les derniers qui seront libéres. Blumenkamp, jovial comme toujours, veut bien nous l'annoncer en personne. Nous jetons un dernier coup d'oeil à nos compagnons de captivité. Nous ne devions plus les revoir que seize mois plus tard. Pour nous, ces deux journées ne sont bientôt plus qu'un mauvais souvenir. Mais pour eux .....

Signé : Hoeppfner
Doyen de la Faculté des
Lettres de Strasbourg

Professeur à la Faculté des
Lettres au moment de la rafle

8-1-46

Le Chef de la Section d'Alsace et de Lorraine

A100417

H4635 – 0008

TRIBUNAL MILITAIRE INTERNATIONAL des GRANDS CRIMINELS de GUERRE - Thiou
MINISTÈRE PUBLIC
DÉLÉGATION FRANÇAISE

H-4635

D[illegible] N° 712 bis

A 190411

Rapport Höffner –

RF 712 bis